

## La pêche aux renards

Mireille Gagné

---

Numéro 76, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Gagné, M. (2007). La pêche aux renards. *Brèves littéraires*, (76), 30–32.

LA PÊCHE AUX RENARDS

– Monsieur Siméon, vous devriez être mort.

C'est ce que l'infirmière m'a dit ce matin quand j'ai ouvert les yeux, de l'au-delà. De la neige tombait tranquillement de l'autre côté de la fenêtre et c'est comme si elle se vidait directement à travers mes veines. Je me souviens avoir pensé que je n'avais jamais vu la neige tomber aussi doucement dans ma vie.

– C'est normal de ne pas se souvenir de tout. Vous savez, à votre âge, et après tout ce que vous avez enduré, vraiment, Monsieur Siméon, vous devriez être mort. Ne vous en faites donc pas.

Je regarde l'infirmière qui s'affaire autour de mon lit. Elle m'hypnotise. Ses doigts pareils à des araignées qui tissent, branchent, débranchent des fils, des machines à mon corps, des petites boîtes à ma tête. Ma tête. M'avale. Bientôt je serai dévoré vivant dans mon lit.

– Fermez les yeux. Essayez de dormir, Monsieur Siméon. Ça vous fera du bien. Et qui sait, peut-être la mémoire vous reviendra-t-elle ?

Tout près du précipice, je ferme les yeux. J'essaie de me rattacher à une image, un souvenir, mais je ne vois rien derrière les paupières. Qu'un gouffre profond rempli de souvenirs que je ne reconnais plus. Je ne sais pas depuis combien de temps je suis ici. Je ne sais pourquoi il me faut rester couché dans cette chambre d'hôpital avec cette femme-araignée qui tourne autour de moi. Je ne sais rien. Sauf cette noirceur qui me ronge la tête à petites bouchées.

\*

Je me réveille avec une petite main dans la mienne.

– ... toi, est-ce que tu aimes ça, des popsicles ? Parce que j'en ai plein chez nous. Ma mère dit qu'on ne devrait

pas en manger l'hiver, parce que c'est l'hiver. Et que c'est mieux d'en manger l'été, parce que c'est l'été. Mais moi, je n'en mange pas l'été. Seulement l'hiver. Parce que c'est comme si je mangeais de l'hiver. Et, tu sais, c'est bon l'hiver. Grand-papa, dis, tu veux manger de l'hiver avec moi ?

– C'est quoi ton nom, petit ?

– Thomas, voyons ! Je m'appelle Thomas, ton Tout-Thomas.

Et pendant que le petit Thomas parle et parle encore, je laisse ses mots comme des milliers de marteaux-piqueurs percer des trous dans ma tête pour en faire jaillir des éclairs de soleil.

– Tu te souviens, Grand-papa, une fois on s'était sauvés de papa et maman. Ils pensaient qu'on allait au parc et on est allés acheter un petit chien.

– Non, je ne m'en souviens pas. Dis-m'en plus.

Alors Thomas continue. Il dessine avec ses mots dans ma tête. Dessine sur une page blanche et ses paroles sont des crayons multicolores, multisenteurs, multibruits. Par fragments, il me crée une vie. Et moi, je répète sans cesse :

– Dis-m'en plus.

Toujours plus.

La journée passe trop vite. Je regarde les petites photos prises sur le vif dans la tête de Thomas et ma silhouette pourrait émerger de l'ombre sur chacune d'elles. Non. Je ne veux pas me souvenir de ma solitude. Je ne veux plus de ces soirées passées à demi éveillé à me perdre dans le boisé d'en face. Je préfère écouter ma vie dans les yeux de ce petit garçon.

– Pourquoi tu pleures, Papi ?

Je pleure. Je pleure une vie que, l'espace d'une journée, j'ai cru mienne. Mon univers ne possède pas

trois lunes, huit soleils, dix étoiles qui se tiennent tous par la main. Thomas prend un mouchoir et sèche mes larmes.

- Je sais que tu n'es pas Papi.
- Je sais que tu n'es pas mon petit-fils.

Les yeux de Thomas se noient dans un aquarium. Je ne lui pose pas de questions sur son grand-père. Sur sa mort. Son absence. J'ouvre la main aussi grande qu'une vallée pleine de verdure et laisse Thomas planter la sienne dans ma terre comme un jeune pommier en fleurs.

- Dis, Grand-papa, tu te souviens quand on est allés à la pêche aux renards ?

- Oui, ça me dit quelque chose, Thomas, mais il faudrait que tu me rafraîchisses la mémoire...